

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Marcel MICHELET

Un homme de bonté : hommage à
la mémoire de M. le chanoine
Albert Membrez

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1955, tome 53, p. 184-190

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

Un homme de bonté

Hommage à la mémoire de M. le chanoine Albert Membrez

Un peu avant le soir les rayons et les ombres mutuellement s'accusent, effaçant le paysage de fond. Une fois le soleil disparu, la vallée reprend son relief authentique, moins contrasté, mais durable comme la vérité. Celui qui vient de partir, nos prières l'accompagnent et notre espérance ; son souvenir et son efficacité ici-bas restent cela-même dont témoigna spontanément la foule qui l'accompagnait à sa dernière demeure, l'image la plus élevée et la plus valable d'ici-bas, celle de la bonté que la charité transfigure.

M. le chanoine Albert Membrez naquit le 17 septembre 1895 à Courtételle, dans la vallée de Delémont, d'une famille paysanne dont une héroïque mère chrétienne remplaça le père trop tôt enlevé. Appelé au sacerdoce par l'amour de Dieu et des âmes, il fit ses études classiques au Collège de Saint-Maurice, sa théologie à l'Université de Fribourg et à la Faculté de Lucerne, coupée par un séjour aux cours sociologiques de Bergame et deux années à Rome d'où il rapporta un doctorat en droit canon. Partout on remarqua sa vive intelligence, mais plus encore la noblesse de son cœur et sa profonde piété.

Ordonné prêtre en 1923, il fut d'abord le premier vicaire de langue française à la paroisse de la Sainte-Trinité de Berne, puis curé de Tavannes, paroisse mixte où il bâtit l'église et la maison des œuvres, et d'où il emporta l'estime et l'amitié de tous, catholiques et réformés.

En 1930, Mgr Ambühl l'appela à diriger l'importante paroisse de Porrentruy et le décanat d'Ajoie. C'est là qu'il donna sa pleine mesure, les fruits passant les promesses des fleurs.

Il y arrivait avec son optimiste sourire et ses mains ouvertes, sans façons, sans quelques-unes de ces « formes » obligées pour lesquelles certain milieu très bien croit que Jésus a souffert et est mort. Il savait mal organiser un banquet avec invitations paraphées, ordre et préséances. Il ne

pensait pas qu'un homme pût s'offusquer d'être placé à côté d'un plus petit, au contraire. Ceux qu'il avait connus camarades d'enfance ou d'études, fussent-ils devenus des personnages conscients de leur dignité, il leur disait : « Bonjour, mon ami » et leur passait la main sur l'épaule comme au chaudronnier de la rue et à l'épicier du coin. S'ils préféraient à l'amitié leur excellence, ce n'est certes pas lui qui les a jamais laissés à la porte de son cœur. La plupart ne l'ont pas boudé longtemps et sont devenus ses amis à toute épreuve, honorés de se voir, dans ce domaine de la vraie noblesse, les égaux des plus humbles. Entrés dans son intimité, ils y goûtèrent sans défection et sans déclin une des plus pures joies que puisse offrir l'existence terrestre. Là rien ne séparait plus, ni la culture, ni la fortune, ni même la religion ; le passage d'un homme qui sait aimer rassemble toujours. « L'homme qui n'appartenait pas à sa foi, écrit M. Camille Gorgé, avait autant de chances qu'un autre de gagner son amitié. Que le catholicisme ait été pour lui la terre des meilleures récoltes, nul n'en saurait douter, mais il reste qu'à ses yeux le bon grain pouvait germer sur tous les terrains. L'ivraie, il ne la voyait pas où l'auraient vue des âmes moins portées que la sienne vers cette fraternité humaine sans quoi le christianisme ne serait plus qu'une doctrine philosophique de valeur comparable au brahmanisme ou au bouddhisme. » (*Le Jura*, 21 mai 1955.) A ceux qu'un zèle amer pouvait alarmer de ces fréquentations, le sourire, le salut joyeux, le premier pas qu'il faisait cent fois, le pont qu'il essayait toujours de rétablir sur la glace aux dépens de sa fierté, tous ces gestes éloquents parce que sincères disaient clairement : « Mon ami, n'êtes-vous pas avec moi dans la maison du Père ? Est-ce que le catholicisme est un clan ou une caste ? Convient-il que moi, le pasteur de tous, je cloisonne de barbelés ma bergerie ? » Toutes ses démarches, d'ailleurs, prouvaient son immense amour de l'Eglise catholique et la faisaient aimer par tous.

Confondant allègrement son stoïcisme avec le christianisme, tel homme à la farouche vertu s'écriait : « Il n'y a pas de charité sans une dureté, à l'égard de soi-même et à l'égard des autres ». La dureté pour soi, il fallait connaître de près le doyen pour savoir combien il l'a pratiquée et combien, tous les jours et en face de la mort, il fut loin de s'absoudre et prompt à se condamner. Mais à l'égard du prochain, il vivait

trop l'Évangile pour y trouver un conseil de dureté. Sa fermeté, en revanche, quand il le fallait, certains eurent l'occasion de l'expérimenter, qui se moquaient de sa tendresse et



riaient de sa trop facile douceur. En somme, les pharisiens en furent pour leurs frais avec ce cœur aimant chaque fois qu'ils voulaient, consciemment ou non, freiner sa bonté au nom de principes aussi inférieurs que l'ordre, la dignité, la bienséance, la politique et tout ce qui parque sans nécessité les hommes en des camps ennemis.

Rien ne put faire que les pauvres et les humbles n'eussent sa préférence. Les belles et hautes amitiés qui l'honoraient, il les pencha avec lui vers ces petits. Il ne croyait pas que

la beauté et la pureté des mains se préserve des intouchables. L'enfant qui venait de construire un barrage de boue, l'ouvrier qui venait de lâcher sa truella, le mendiant vergogneux qui s'avavançait (il y en a encore pour ceux qui ne les rejettent pas), il les accueillait, les caressait, les invitait. On n'a pas à dire de lui cette formule dont les vivants louent les morts pour s'excuser ou se louer eux-mêmes : « Sous une rude écorce, il avait un cœur plein de tendresse ». A quoi sert un cœur entouré de chardons où qui se frotte se pique ? A préserver le précieux moi, sa tranquillité égoïste et son autosuffisance ? Nous avons maintes fois rencontré, en Ajoie ou quelque part en Suisse ou même à l'étranger, de pauvres déshérités qui nous disaient : « Ah ! vous venez de Porrentruy ? Vous saluerez et remercierez M. le Doyen, il a été pour moi comme un père ».

En vérité, celui qui fut une seule fois aux yeux d'un pauvre l'image de la bonté divine n'a pas perdu sa vie. M. le Doyen Membrez le fut toujours et nous croyons que cela restera dans la mémoire des hommes son trait dominant qui absorbe les autres. L'ami de tous les enfants. Sa joie la plus haute éclatait le jour de la Première Communion quand il distribuait pour la première fois Jésus à ces âmes innocentes qu'il avait si bien préparées ; et bientôt après, en la fête et l'octave du Saint-Sacrement, où le plus grand honneur du Roi des rois venait des enfants qui jonchaient le céleste passage, comme sur la route de Bethphagé. L'ami des malades : aussi longtemps que sa santé le porta, il réservait à l'hôpital, au sanatorium, aux souffrants dispersés ailleurs, la visite qui apporte une image, une attention, son cœur qui comprenait et compatissait. L'ami de tous les paroissiens dont il stimulait la piété par les moyens qu'ils comprennent et qu'ils aiment : pèlerinages, procession à la chapelle de Lorette rétablie dans sa dévote splendeur, passage de Notre-Dame du Grand-Retour et des reliques de saint Bernard, enrichissement de l'église paroissiale par de nouvelles orgues, grandes missions qu'il y fit prêcher, solennités des fêtes du Saint-Sacrement et de l'Immaculée Conception, etc... sans oublier les prédications de charité et l'encouragement à l'aumône. Nous croyons que tout cela marque pour longtemps sa paroisse des principaux aspects de sa piété : dévotion au Saint Sacrement et à la Sainte Vierge, pratique efficace de la charité, respect de la mort et culte fervent des défunts.

Le même soleil illumine aussi bien les campagnes unies que le désert, la mer ou la montagne. Les grands cœurs trouvent toujours les circonstances à leur mesure. Vingt-cinq ans d'un tel ministère seraient une vie enviable pour toute âme d'apôtre.

Cependant, un événement extérieur vint s'éclairer de sa charité : la guerre. Ce que fut ce fléau emprisonnant l'Ajoie, le doyen lui-même l'a consigné dans un livre qu'il écrivit en collaboration avec son grand et noble ami M. Ernest Juillerat, le rédacteur du *Jura*. Mais il s'est bien gardé d'y rappeler sa part de dévouement en ces jours de deuil et de misères. Pendant que d'autres faisaient les stratèges en chambre, stigmatisaient les fautes des gouvernements, l'égoïsme des chefs, les lâchetés de foules en fuite, le doyen Membrez n'a vu qu'une chose, la souffrance, et n'écoula qu'une chose, la miséricorde. Il organisa l'*Aide aux Français des régions voisines*, fonda et soutint des œuvres comme *Pro Polonia*, *Pro Italia*, *Caritas-Jura*, etc.. Mais il n'était pas de ceux qui se contentent d'organiser, il paya de son bien, de sa personne, de sa santé, et partout et par-dessus tout il avait sa manière à lui, sa bonté que l'on sent et que l'on n'exprime pas, mais que ceux qui l'ont vu à l'œuvre n'oublient jamais. Evidemment on ne recueille pas les dons, on n'héberge pas les sans-abri sans mettre à contribution les bonnes volontés. L'optimisme de M. le Doyen rencontra quelques déceptions, mais jamais il n'a pu se corriger de surestimer les hommes. Notons qu'il déclina toutes les décorations étrangères qu'on lui offrit, n'acceptant que le canonicat honoraire de Besançon en signe d'amitié personnelle pour Mgr Dubourg et pour les régions frontières éprouvées.

Pendant ce temps, que devenait sa paroisse ? Secondé, il est juste de le dire, par un clergé d'élite, le doyen continua d'y maintenir la vie spirituelle en lui procurant des retraites, des conférences, et plus encore en l'associant à son action, en lui donnant l'occasion et le sens de la charité. Jamais curé ne craignit moins les quêteurs étrangers, sachant fort bien que l'aumône, pas plus que la flamme, ne diminue en se communiquant. De même il continua son activité dans de nombreuses commissions d'œuvres charitables et culturelles comme *Pro Infirmis*, *Pro Senectute*, le *Dispensaire* dont il fut l'initiateur, la *Bonne-Presse*, le *Collège Saint-Charles*, ce qui lui permit de resserrer les liens noués avec l'Abbaye de

Saint-Maurice au temps de ses études, amitié que Mgr Burquier couronna en le nommant chanoine honoraire.

Les aptitudes scientifiques, artistiques et littéraires de Monsieur Membrez n'étaient pas inférieures aux autres. Ces sources continuaient de couler en sous-bois ; au lieu d'en faire un canal séparé et préservé, au lieu d'en jouer la musique sur un violon d'Ingres, M. Membrez, se souvenant de l'avertissement d'un sage : « Malheur à la science qui ne tourne pas à aimer », mit son talent, comme tout le reste, au service de l'apostolat. Il aborda tour à tour l'histoire, l'archéologie, l'hagiographie. Aimant l'Eglise, il en aimait l'expression architecturale ; il écrivit donc : *Les églises et les chapelles du Jura* (1938), *Les églises paroissiales de Porrentruy et la chapelle de Lorette* (1951), *Mosaïques du Bon Pasteur au porche de l'église Saint-Pierre à Porrentruy* (1941), *Vieux monastères de Porrentruy* (1951), *Saint Bernard et l'abbaye de Lucelle* (1953), *L'hôtel-Dieu de Porrentruy* (1952), *Les cimetières de Porrentruy* (1952), *L'abbaye de Bellelay* (1950), *Le Trésor de l'église Saint-Pierre à Porrentruy* (1954) — il dédia ce dernier ouvrage, qui fut le dernier sorti de sa plume, à l'Abbaye de Saint-Maurice.

Il aimait l'Italie depuis le temps de ses études ; c'est l'âme de ce pays de foi qui chante dans *Contardo Ferrini* (1948), *Maria Goretti* (1949) et *La sainte maison de Nazareth et Notre-Dame de Lorette* (1954). Est-ce à Rome qu'il apprit le chant des fontaines ? Ces jaillissements murmurants d'eau cristalline sont pour lui des symboles de la grâce et il célèbre *Berne et ses vieilles fontaines* (1943), *Les vieilles fontaines du Jura bernois et de Bienna* (1946), *Sources, puits et fontaines de Porrentruy et d'Ajoie* (1942), *La fontaine Notre-Dame à Delémont* (1941).

Il songe à ceux qui aimeront connaître le passé et il écrit *Aperçu de la vie catholique depuis cent ans dans le Jura* (1951) et, en collaboration avec M. Ernest Juillerat, *La guerre à nos frontières* (1948). Nous en passons certainement et, dans sa retraite, M. le doyen Membrez préparait d'autres ouvrages.

Publications qui n'ont certainement pas toutes la même valeur, elles ont une belle tenue, ornées de photographies ; elles coûtent cher à l'auteur et, souvent distribuées en souvenir à ses paroissiens, n'ont pas le retentissement que la

publicité donne à des livres de moindre valeur. L'un en tout cas reste un monument à consulter, *Les églises et les chapelles du Jura*.

Tant de labeur ébranle définitivement sa santé autrefois robuste. Au printemps de 1954, après la Première Communion des enfants qui fut ainsi la dernière joie de son ministère, il résigne ses fonctions de curé-doyen ainsi que toutes ses autres fonctions officielles, et demeure seul en face de la mort. Seul, non. Restent avec lui sa vieille servante infirme, la fidèle Maria, et don Rizzi, ancien aumônier des Italiens à Berne, dont il ne voulut jamais se séparer, parce qu'ils étaient pour lui l'image du Christ dans ses pauvres. Au mois d'avril dernier il se soignait encore dans cette Italie tant aimée quand la mort, qui n'était plus une inconnue ni une étrangère, vint l'y chercher. Le matin du Vendredi Saint, transporté dans une clinique de Rome, une crise douloureuse l'associa à la passion du Sauveur. Ses frères eurent la consolation de l'y trouver, ainsi que plusieurs pèlerins de son pays, parmi lesquels des prêtres, venus à Rome pour les fêtes de Pâques. Quand il comprit que cette crise l'emporterait, il se disposa à la mort avec sa foi profonde et la confiance en Dieu qu'il avait toujours prêchée. Il reçut les derniers sacrements avec la piété la plus vive et détermina au sujet de ses funérailles des dispositions qui étaient encore un dernier rayonnement de sa charité. Le gouvernement italien, se souvenant de la bonté du défunt pour son peuple souffrant, fit spontanément transporter à ses frais la dépouille mortelle à la frontière suisse. Le soir du 22 avril, toute sa paroisse l'attendait à la gare pour l'accompagner à l'église. Beaucoup y passèrent la dernière nuit auprès de leur pasteur dont le silence ne faisait que souligner l'enseignement et les exemples de sa vie. Jamais Porrentruy n'avait vu plus belles ni plus émouvantes funérailles.

Le doyen Albert Membrez fut de ces âmes puissantes et aimantes dont le souvenir élève, reconforte et pacifie. De celles qui illustrent l'exhortation de saint Jean : « Mes bien-aimés, n'aimons pas seulement en paroles, mais en acte et en réalité ».

Pour ce bel exemple que sa vie nous donne, prions afin que Dieu lui accorde au plus tôt la récompense de ses bons et fidèles serviteurs.

Marcel MICHELET